

The Front Runner

À la source du journalisme de chambre à coucher

Jules Couturier

Numéro 317, janvier 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90124ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couturier, J. (2019). Compte rendu de [The Front Runner : à la source du journalisme de chambre à coucher]. *Séquences : la revue de cinéma*, (317), 39–39.

The Front Runner

À la source du journalisme de chambre à coucher

PAR JULES COUTURIER

Avec ce huitième film en 13 ans et deuxième cette année après *Tully*, le cinéaste américain Jason Reitman délaisse les comédies dramatiques empreintes d'humanité qui ont fait sa marque pour revenir à la satire politique, le genre qu'il avait choisi pour son entrée dans le monde du cinéma en 2005 avec *Thank You For Smoking*.

The Front Runner se déroule sur trois semaines à Washington, peu de temps avant les élections présidentielles de novembre 1988. Le charismatique Gary Hart, sénateur du Colorado, domine dans les intentions de vote. On le voit déjà président des États-Unis. Mais lors d'un passage à Miami, le candidat démocrate, marié et père de deux enfants, fera la rencontre de Donna Rice, une jolie représentante pharmaceutique. Lorsque des journalistes du *Miami Herald* espionnant sa maison verront entrer la demoiselle sans en ressortir, la nouvelle qu'ils publieront fera dérailler la carrière du politicien. Trois semaines plus tard, devant le traitement intrusif, voire abusif, de la presse à l'égard de sa famille, il se retirera de la course.

Reitman pose dans ce film un regard objectif sur une situation polarisante. Doit-on séparer la vie publique et la vie privée en politique? Est-ce que les journalistes politiques devraient s'intéresser à la vie privée des politiciens? Dans *The Front Runner*, le journalisme se fait sensationnaliste. Dans une scène se déroulant dans les bureaux du *Washington Post*, les employés débattent de la pertinence de traiter la nouvelle de la possible infidélité de Hart. L'un d'entre eux croit qu'il faut ignorer l'histoire, car elle ne relève pas d'un journalisme politique sérieux. Les autres rétorquent que l'ignorer leur ferait perdre le *scoop* au profit d'autres journaux. Il faut la sortir le plus rapidement possible, avoir l'exclusivité à défaut de la vérité.

Ce débat moral et professionnel est au cœur du film et sa présentation est éloquent. On lira dans les yeux du journaliste du *Washington Post*, quelques scènes plus tard, alors qu'il questionne Hart sur son infidélité en conférence de presse, la honte de trahir ainsi les valeurs de son métier.

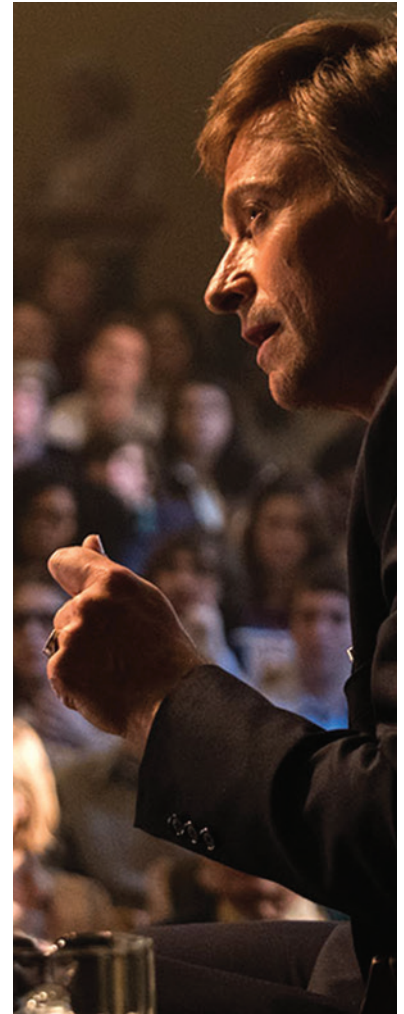
Malgré un scénario verbeux, les regards en disent très long dans le dernier opus de Reitman.

La frustration dans le regard de Hugh Jackman, qui interprète Hart, outré que l'on s'attaque ainsi à sa vie privée. La déception mêlée au ressentiment dans celui de Vera Farmiga, en femme trompée. L'empathie et la solidarité dans le regard, plus beau, de Molly Ephraim, interprétant l'assistante de Hart qui doit s'occuper de sa maîtresse, jouée par Sara Paxton, alors que dans le regard de cette dernière se lie la terreur devant l'avalanche médiatique qui l'attend. À cet égard, soulignons que l'ensemble de la distribution livre de très bonnes performances.

Le réalisateur accorde aussi une grande place aux sons. Ceux des déclics des appareils photo, des voix des journalistes, des murmures alentour, des commentaires à la radio ou à la télévision. Le tout crée une impression d'étouffement, exacerbée par un montage rapide, chaotique, souvent suivi directement d'un moment de calme, de répit qui souligne la folie du moment précédent. La caméra de Reitman, en mode presque documentaire, en concordance avec toutes les caméras braquées sur le politicien à l'époque, se trace un chemin à travers cette agitation. Elle semble appartenir à ce fouillis de caméras et de regards qui scrutent la situation. Elle se promène, s'attarde sur certains éléments, attrape des bribes de conversation.

Mais à l'instar de n'importe quel autre regard, elle ne fait qu'observer. Reitman ne choisit pas son camp, ne s'inscrit ni du côté de la presse ni de celui de Hart. Le film n'analyse pas la problématique en profondeur et se limite aux faits.

Ceux-ci heureusement sont passionnants. Ils témoignent de l'origine du néo-puritanisme américain. Si à la fin des années 1980, ce genre d'événement pouvait défaire la carrière d'un politicien, il n'en était pas ainsi quelques années plus tôt, sous la présidence de Kennedy ou de Johnson. La presse ignorait alors les incartades des politiciens. Aujourd'hui, à l'ère des magazines à potins, de la télé-réalité et des réseaux sociaux, le privé est devenu tellement public qu'il en faut beaucoup plus pour détruire la réputation d'un homme politique. Demandez à Bill Clinton ou à Donald Trump. ▲



Quand le privé devient public

Origine : États-Unis

Année : 2018

Durée : 1 h 53

Réal. : Jason Reitman

Scén. : Matt Bai, Jay Carson, Jason Reitman, d'après le livre *All the Truth Is Out* de Matt Bai

Images : Eric Steelberg

Mont. : Stefan Grube

Mus. : Rob Simonsen

Int. : Hugh Jackman (Gary Hart), Vera Farmiga (Lee Hart), J.K. Simmons (Bill Dixon), Mark O'Brien (Billy Shore), Molly Ephraim (Irene Kelly), Sara Paxton (Donna Rice)

Prod(s). : Helen Estabrook, Aaron L. Gilbert, Jason Reitman

Dist. : Columbia Pictures